

ESPAGNOL

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

VERSION

Christel Sola, Christophe Giudicelli

Coefficient : 3 ; durée : 4 heures

Comme le savent les futurs candidats au concours, la session 2009 inaugurera une nouvelle épreuve : commentaire d'un texte en espagnol et traduction d'une partie ou de la totalité de ce texte. Le rapport qui suit dressera donc un bilan des travaux des candidats de la session 2008 ; les conseils qui y sont dispensés n'auront de valeur didactique que pour la partie « traduction » de l'épreuve à venir. L'actuel jury d'espagnol d'Ulm, qui maintient sa présence à la première session de la nouvelle formule, tient à signaler son attachement aux textes littéraires et s'est assuré que la présidence du concours d'Ulm soutenait cette position.

En 2008, trente candidats de plus qu'en 2007 ont choisi l'épreuve commune d'espagnol, ce dont le jury se réjouit. Les notes obtenues ont été plus resserrées que l'an dernier autour de la moyenne, comme l'indique la courbe de Gauss. On remarque, proportionnellement au nombre de candidats, moins de notes supérieures ou égales à 14 mais aussi moins de notes inférieures à 8. Le jury a eu l'impression, au cours de la correction, et donc avant même d'avoir une vue d'ensemble sur les travaux corrigés, de rencontrer moins de copies au niveau très insuffisant, et en particulier moins de versions parsemées de fautes de français. Il en félicite préparateurs et candidats et continue d'encourager la plus grande exigence concernant la correction de la langue en français.

Le texte de Manuel Rivas, construit sur un flash-back introspectif (« La recordaba... »), tirait sa matière d'un souvenir d'enfance d'Herbal -l'apparition de Marisa Mallo à la foire de Fronteira- dans l'évocation duquel les objets et les animaux occupent une place privilégiée. Rivas s'attache en particulier à rendre la concrétude des souvenirs de ce personnage fruste que tout oppose au docteur Da Barca : matières, goûts, couleurs, odeurs, infimes détails remontent des entrailles du temps et certains illuminent l'enfance terne d'Herbal d'un éclat particulier. En raison de cet attachement aux détails, le passage proposé permettait d'évaluer la richesse des connaissances lexicales des candidats. Néanmoins, aussi surprenants que soient les très nombreux faux-sens relevés sur ces évocations prosaïques, ils n'ont pénalisés leurs auteurs que de manière relative.

Le texte comportait en effet bien d'autres difficultés, moins patentes que celle de la traduction de termes spécifiques (« azabache », « hojalata », etc.). Dans le barème du jury, les pénalités les plus lourdes ont sanctionné les solécismes et barbarismes de conjugaison, très rares cette année (« Il faudrait te vendre à toi », « si quelqu'un te voudrait », par exemple), les contresens, parmi lesquels les plus couramment commis ont porté sur des points de syntaxe. Ainsi la comparaison « una patina como de tocino rancio », a souvent été traduite par « comme une patine de lard rance ». Or il s'agissait d'une patine qui ressemblait à du lard rance, qui rappelait le lard rance. Plus fondamental, le contresens sur les sujets des verbes de la relative « que parecían acompañarla sólo para que la señalasen con el dedo y dijese esa es la reina » remettait en question la compréhension de l'apparition de Marisa Mallo. Le jury s'est étonné de constater que seuls quelques candidats -une douzaine tout au plus- aient su voir que « parecían » et « señalasen » n'avaient pas le même sujet, ignorant donc le caractère

impersonnel du deuxième agent (« pour qu'on... »). Rivas signifiait là le rôle de faire-valoir des amies de Marisa. De même Nausicaa, au chant VI de *L'Odyssee* apparaît-elle à Ulysse entourée d'une nuée de suivantes et, dans *L'Énéide* Didon à Enée, rayonnante au milieu de la foule. La faute de traduction aurait été d'autant plus ennuyeuse dans le cadre de la nouvelle épreuve : les candidats auraient alors manqué les références classiques sous-jacentes à la description de cette beauté hyperbolique. L'autre contresens récurrent dans les copies des candidats avait une origine lexicale, la méconnaissance pardonnable du terme « cañería ». Quasiment générale, la faute a eu tendance à se neutraliser. Le jury s'est toutefois accordé le droit d'attribuer un malus à des traductions particulièrement loufoques et dépourvues de pertinence avec la proposition principale. Le grand nombre des copies soumises à la correction permettait de distinguer, sur les mêmes termes problématiques, des faux-sens véniels et des faux-sens capitaux. Ces derniers ont été corrigés comme des contresens. En voici quelques exemples qui, nous l'espérons, permettront de mettre en évidence, auprès des candidats et de leurs professeurs, le caractère limité de la subjectivité des correcteurs dans l'appréciation des fautes : les erreurs sur un terme aussi simple que « rubita » ont compté comme des contresens. Les candidats ne devraient pas, à ce niveau d'étude, être décontenancés par un diminutif. La traduction erronée la plus courante a été : « le rubis » ou bien « le petit rubis ». Elle n'a fait l'objet d'aucune clémence. Dans le cas de la traduction de « Con volantes en las mangas » par « avec des oiseaux dans les mangues », le jury a considéré que le tout était ici supérieur à la somme des parties. Si, en bonne arithmétique, cette traduction cumule deux faux-sens, elle n'en a pas moins été considérée, dans sa globalité, comme un non-sens, faute qui, avec le barbarisme de conjugaison, pénalise le plus les candidats. Dans le même ordre d'idées, le syntagme « senderos de lama » a donné lieu à plusieurs variantes fantaisistes autour du lama, du classique « sentiers pour lamas » au surréaliste « sentiers construits par des lamas ». Le jury ne s'est pas offusqué de l'ignorance du terme « lama ». Il s'est toutefois demandé s'il ne pouvait pas exiger que les candidats sachent situer la scène de la marche vers Fronteira dans un cadre espagnol et non andin. Outre que Rivas et l'ancrage galicien de ses romans auraient pu être connus d'un plus grand nombre, plusieurs indices faisaient penser à l'Espagne, comme la toponymie galicienne (Fronteira), la pâte de coing, la « peineta » (traduction acceptée : « la peineta » ou « le petit peigne ») ou la pièce à l'effigie d'Alphonse XII (et non, comme l'ont écrit trop de candidats « Alfonso XII » ou « Alfonso XII »).

Les hispanismes font également partie des fautes qui ternissent la fluidité des versions proposées par les candidats et auxquelles le jury a été particulièrement sensible cette année. Le texte espagnol ne présentant pas de difficultés syntaxiques insurmontables, il fallait réaliser un travail d'orfèvre sur la traduction. Les candidats doivent apprendre à repérer stratégiquement, dès leur deuxième lecture du texte à traduire, les points sur lesquels le jury exercera une vigilance particulière. Cette année, le jury a été particulièrement attentif à la traduction de « la madre » à la fin du premier paragraphe puis de « El padre » dans la phrase « El padre iba delante...pata ». Considérant que ce texte relevait d'une focalisation interne - c'est Herbal qui déroule pour lui-même le film de ses souvenirs, même si ceux-ci sont médiatisés par la voix du narrateur- il a valorisé, dans la traduction française, le passage au possessif (« sa mère », « son père »). Si nous transposions ce flux de conscience d'Herbal au discours direct, nous obtiendrions « dans laquelle ma mère rangeait ses bijoux » et « Mon père marchait devant » et non « dans laquelle la mère rangeait ses bijoux » et « Le père marchait devant ». Ce point nous fournit une nouvelle occasion de montrer les passerelles qui doivent mener du commentaire à la traduction et de la traduction au commentaire, la traduction étant en soi une plongée au cœur de la littéralité du texte, une tentative de compréhension précise et empathique.

Parmi les hispanismes, on signalera « tirant du porc » (au lieu de « tirant le porc ») ou « pommes de terre précoces » (au lieu de « pommes de terre nouvelles »), qui confinent au non-sens ou, plus léger, « à son désespoir » (au lieu de « à son grand désespoir »), censé traduire « para su desesperación ». A l'expression « par sa faute », imitée de « por su culpa » (cf. la fin du texte), les candidats préféreront « à cause de lui » afin de se prémunir de tout soupçon de relâchement. Ils doivent puiser dans le réservoir d'expressions idiomatiques qu'ils se sont constitué à force de lectures en français et non inventer des formules calquées de l'espagnol. « Bande de papillons » relevait du faux-sens plus que de l'hispanisme mais c'est égal : que le sens du terme « bandada » ait été connu ou non importait peu, les réflexes idiomatiques français permettant ici de compenser la lacune lexicale espagnole et de proposée « un vol de papillons ». La lecture assidue et motivée du français associée à un travail soutenu sur la langue espagnole devrait permettre aux candidats d'acquérir cette intuition du texte et de sa traduction.

Les fautes d'orthographe ont été rares et peu significatives, concentrées dans quelques copies au niveau très insuffisant. Le jury ne s'attardera donc pas à un relevé inutile.

Le jury est conscient de l'effort supplémentaire qu'implique, dans la préparation des candidats, le dédoublement (traduction/commentaire) de l'épreuve de tronc commun. Il rappelle aux candidats la nécessité de s'exprimer dans une langue claire et leur conseille des révisions syntaxiques en vue de la rédaction. Du point de vue lexical, il est recommandé de connaître les termes importants d'analyse textuelle et de stylistique en espagnol afin d'éviter les périphrases maladroites. Il faut cependant en user avec discernement et éviter les pédanteries inutiles, de moins en moins bien supportées. Par ailleurs, le minutieux travail d'observation des phénomènes de langue qu'implique la traduction servira bien entendu pour le commentaire. Bon travail à tous.